3 1761 08265693 5

Romberg, Edouard
Une discrétion

PQ
2388
R429D58

EDOUARD ROMBERG.

UNE DISCRÉTION

COMÉDIE EN UN ACTE.

BRUXELLES

1877

1929

EDOUARD ROMBERG.

UNE DISCRÉTION

COMÉDIE EN UN ACTE

BRUXELLES

1877

LIBRARY
JAN 9 1970
UNIVERSITY OF TORONTO

BRUXELLES. — IMP. AD. MERTENS.

PQ
2388
R429D58

PERSONNAGES.

M. DE REUILLY.

MADAME DE FABAS.

BAPTISTE.

UN COMMISSIONNAIRE.

Chez Madame DE FABAS. — Un salon élégant

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/unediscrtionco00romb

UNE DISCRÉTION

COMÉDIE EN UN ACTE.

SCÈNE PREMIÈRE.

UN COMMISSIONNAIRE, BAPTISTE.

(*Le commissionnaire achève d'installer un meuble dans un des angles du salon.*)

BAPTISTE.

Vous êtes bien sûr au moins que c'est pour nous.

LE COMMISSIONNAIRE, *montrant une adresse.*

Voyez plutôt vous-même ; Madame de Fabas, rue de Varenne, 32, au second.

BAPTISTE.

Il n'y a pas d'autre Madame de Fabas dans la maison que nous. C'est singulier pourtant, Madame ne m'a rien dit.

LE COMMISSIONNAIRE.

Je présume que votre maîtresse ne vous dit pas tout; nous en voyons bien d'autres.

BAPTISTE.

Cependant, un meuble pareil ne se pose pas tout seul, et Madame n'aurait pas manqué de me prévenir. — Que faudra-t-il répondre lorsqu'elle me demandera d'où vient ce meuble ?

LE COMMISSIONNAIRE.

Ce meuble arrive de l'Hôtel Drouot, salle n° 3, vente de Mademoiselle Phina.

BAPTISTE.

Une Italienne ?

LE COMMISSIONNAIRE.

C'est possible. Je l'ai connue Américaine, l'année dernière, lors de son autre vente.

BAPTISTE.

Vous appelez cela un meuble Boule.

LE COMMISSIONNAIRE.

Et un véritable encore. Voyez la signature : André-Charles Boule, graveur du Roy. Nous finissons par nous y connaître, nous autres.

BAPTISTE.

Madame sera bien contente. Mais qui peut lui faire ce cadeau ? Car son mari est en Russie

LE COMMISSIONNAIRE.

Ah! jeune homme, vous êtes naïf. Mais je m'attarde à bavarder.

BAPTISTE.

Vous êtes payé ?

LE COMMISSIONNAIRE.

Et largement encore. Salut et fraternité.

BAPTISTE.

Bonjour. Voici Madame.

(*Le commissionnaire sort.*)

SCÈNE II.

MADAME DE FABAS, BAPTISTE.

MADAME DE FABAS.

Que voulait ce commissionnaire ?

BAPTISTE.

Il venait d'apporter ce meuble.

MADAME DE FABAS.

Ce meuble ?... Quel meuble ?... Mais ce n'est pas pour moi. Il y a erreur. Courez vite après cet homme, afin qu'il le reprenne.

BAPTISTE.

Ce meuble est bien pour Madame. (*Tendant la carte que le commissionnaire a remise*). Voici l'adresse.

MADAME DE FABAS.

C'est alors un cadeau ; mais de quelle part et à quel propos ? Ce n'est pas ma fête, ni le jour de l'an. Il est fort joli, ce meuble...

BAPTISTE.

Et un véritable Boule encore. La signature est là : « André-Charles Boule, graveur du Roy. »

MADAME DE FABAS.

Vous y entendez donc quelque chose ?

BAPTISTE.

J'ai appris cela du commissionnaire.

MADAME DE FABAS.

Et il ne vous a dit que cela ?

BAPTISTE.

Il m'a raconté que le meuble arrivait de l'hôtel Drouot, et qu'il faisait partie du mobilier de Mademoiselle Phina, une Italienne ou une Américaine, on ne sait au juste.

MADAME DE FABAS.

Mademoiselle Phina! Je ne veux pas de meubles de ces demoiselles chez moi.

SCÈNE III.

MADAME DE FABAS, M. DE REUILLY.

MADAME DE FABAS.

Ah, vous venez à point nommé. Imaginez-vous que je rentre tranquillement d'une tournée de visites. Quand je dis tranquillement, c'est une façon de parler. Quinze mercredi, songez donc! Quinze fois les mêmes visages et les mêmes histoires. Nous nous suivions comme dans une procession. Il aurait été plus simple de louer un omnibus. Et savez-vous ce qui m'arrive pendant mon absence? Ce meuble qui est tombé ici par la cheminée.

M. DE REUILLY.

Il n'y a pas de quoi vous désoler; c'est un Boule

authentique, de la bonne époque ; vous savez que je suis connaisseur.

MADAME DE FABAS.

Mais on ne peut tolérer qu'un meuble, fût-il de Boule et authentique, fasse ainsi invasion chez vous, furtivement, sans dire comment ni pourquoi. Je passerais encore là-dessus, car cela se découvrira un jour. Mais il paraît, d'après le commissionnaire qui l'a apporté ici, que ce meuble a appartenu à Mademoiselle Phina. Sans doute, une baladine ou une créature quelconque.

M. DE REUILLY.

En quoi cela peut-il vous toucher ?

MADAME DE FABAS.

La bonne question ! Vous trouvez tout simple que nous héritions du mobilier de ces demoiselles ?

M. DE REUILLY.

Là franchement, avez-vous la prétention que les potiches que je vois sur votre cheminée n'aient jamais appartenu qu'à des mandarins ayant

mérité le prix Monthyon dans leur pays? Croyez-vous que tout le bric-à-brac qui garnit votre boudoir, et qui y est venu des quatre points cardinaux, n'a point traversé des lieux profanes, avant de se donner rendez-vous ici? Ces deux perles qui relèvent encore le rose de vos jolies oreilles ont-elles été détachées de leur coquille nacrée à votre intention, et envoyées sous triple cachet à votre joaillier, afin que leur pureté ne fût pas ternie en route? Si votre délicatesse s'effarouche à ce point, renoncez alors à la moitié des élégances et des curiosités de l'art moderne, sans parler de l'ancien. Il faut prendre le monde comme il est. Depuis Aspasie et Phryné, pour ne pas remonter plus haut, jusqu'à Sophie Arnould et la Duthé, sans m'aventurer plus près, c'est pour les ancêtres de Mademoiselle Phina (du côté gauche, s'entend) que Golconde et le Brésil ont livré leurs pierres les plus précieuses, que le génie de la ciselure, de la gravure et de la sculpture a enfanté ses chefs-d'œuvre les plus rares en joyaux, en objets d'orfèvrerie et en meubles de prix. Vous imaginez-vous par hasard que ce soit le luxe des honnêtes femmes seulement qui fasse vivre ces artistes sans rivaux,

auxquels Paris doit de ne le céder en rien aux plus belles époques de la Renaissance? La vertu possède assez de priviléges pour n'avoir pas à envier à ce que vous appelez le vice, les coûteuses folies qu'il inspire, et dont il jouit, d'ailleurs, peu de temps: il laisse bientôt échapper ces merveilles qui, en passant dans vos mains, ne gardent plus rien de leur péché d'origine.

MADAME DE FABAS.

Vous feriez un excellent professeur d'esthétique galante; seulement je vous préviens que je n'irai pas à vos conférences. Vous sentez le roussi, Monsieur le docteur. Mais il ne s'agit pas de cela. Mettons que vous ayez raison, et que ce que vous avez la bonté de nommer la vertu doive borner son ambition à recueillir, en fait de luxe et de fantaisies, les épaves du vice. Je veux bien m'accommoder de votre théorie, mais à la condition d'avoir un petit rayon de lumière. Je sais que ce meuble appartenait à Mademoiselle Phina, mais je n'ai pas le moindre soupçon de qui le cadeau me vient. C'est trop de science d'un côté et trop d'ignorance de l'autre, et je ne veux pas que ce meuble

demeure chez moi, dussé-je avoir recours aux Petites Affiches pour m'en débarrasser.

M. DE REUILLY.

J'espère, Madame, vous sauver de cette extrémité. Ce meuble vous a été envoyé par moi.

MADAME DE FABAS.

Par vous?

M. DE REUILLY.

Par moi-même. Nous avons parié, l'autre jour, une discrétion, au concert, à propos d'une sonate que vous disiez être de Bach, tandis que je la prétendais de Scarlati. J'étais dans l'erreur, et le hasard m'ayant conduit à l'hôtel Drouot, j'y ai remarqué ce meuble qui m'a paru joli; je l'ai acheté, sans trop faire attention à la source d'où il provenait, et j'ai pris la liberté de vous l'envoyer. S'il vous déplaît, je le ferai reprendre.

MADAME DE FABAS.

Non pas. Il est charmant, et je vous remercie de l'idée. Seulement, je voudrais bien savoir...

Vous me direz que c'est de la folie. D'ailleurs comment?...

M. DE REUILLY.

Madame, j'ouvre l'oreille comme devaient faire les Grecs pendant que parlait le Sphynx, avec une prodigieuse envie de comprendre.

MADAME DE FABAS.

C'est que mon idée est si absurde... Connaissez-vous cette demoiselle Phina?

M. DE REUILLY.

Si je vous disais oui, quelle opinion auriez-vous de moi?

MADAME DE FABAS.

Ni meilleure ni pire que celle que vous méritez probablement.

M. DE REUILLY.

Eh bien, je la connais, comme la connaît tout Paris, pour l'avoir vue aux courses, aux premières représentations, dans tous les endroits où la

bonne société est tellement mêlée à la mauvaise que l'une se prend pour l'autre tout naturellement, et que Caton tutoie Lydie, comme s'ils faisaient ensemble un petit baccarat tous les soirs.

MADAME DE FABAS.

Serez-vous bientôt sorti de l'antiquité ? Vous n'êtes pas Caton, j'imagine, mais vous pourrez savoir de Lydie de qui lui venait ce meuble.

M. DE REUILLY.

Plaît-il ?

MADAME DE FABAS.

Mettez que ce soit une curiosité ridicule, ou supposez, ce qui est moins déraisonnable, que je ne veuille pas m'exposer à ce que le donateur, s'il est de mes amis, trouve ce meuble chez moi et le reconnaisse. C'est bien assez que je sache dans quel lieu il a séjourné. Donc, mon beau chevalier, entrez en campagne, ou sinon, malgré tous mes égards pour votre gracieuseté, ce meuble retournera à l'hôtel Drouot, où il sera vendu au profit de mes pauvres.

M. DE REUILLY.

Vous me donnez encore là une jolie commission. Je serai bien reçu de Mademoiselle Phina lorsque je viendrai lui dire: — « Mademoiselle, une belle dame pour qui j'ai de l'amitié... » Ce n'est point assez; il faut que je colore davantage pour avoir quelque chance d'être écouté de la jeune personne. « Une belle dame dont je suis amoureux, » car vous savez que je suis amoureux de vous ?

MADAME DE FABAS.

Parfaitement. Je l'ai même écrit à mon mari pour l'engager à abréger son séjour en Russie, mais il a une confiance désolante, et cela ne lui fait rien.

M. DE REUILLY.

« Une belle dame dont je suis très-amoureux, éperdument amoureux... » Je suis obligé d'accentuer pour faire de l'effet sur Mademoiselle Phina, et puis c'est la vérité.

MADAME DE FABAS.

Cela est convenu, mais finissez donc votre morceau d'éloquence.

M. DE REUILLY.

«... Tient absolument à savoir de quelle main vous venait certain meuble Boule que vous avez eu l'indélicatesse de faire vendre à l'hôtel Drouot. Vous comprenez, Mademoiselle, que je ne me suis chargé d'une pareille commission que dans l'espoir... avec la certitude de la récompense la plus... la plus... »

MADAME DE FABAS, *vivement.*

Monsieur... Monsieur !...

M. DE REUILLY.

C'est là un argument nécessaire, dont je crois l'effet certain. Ces demoiselles, au moins, rendent justice au véritable amour, et lorsqu'elles sentent qu'il y a une passion réelle en jeu...

MADAME DE FABAS.

Eh bien, aimez-les, je ne m'y oppose pas, et pour commencer faites la cour à Mademoiselle Phina. Vous déposerez ce meuble à ses pieds; ce sera une restitution.

M. DE REUILLY.

Vous êtes impitoyable. Il n'y a donc rien au bout de ma mission affreusement délicate.

MADAME DE FABAS.

Que voulez-vous qu'il y ait ? « Un grand merci ; bien obligé, Monsieur. » Vous m'avez fait un cadeau ; je vous demande de me le rendre acceptable, si c'est possible. Une autre fois vous choisirez ailleurs que dans le garde-meuble de la cocotterie parisienne.

M. DE REUILLY.

Cocotterie ! !

MADAME DE FABAS.

J'ai dit cocotterie ? C'est votre faute. Jamais je n'ai de ces expressions avec personne que vous.

M. DE REUILLY.

Je ne serai pas exigeant. Vous me permettrez de vous offrir une loge pour la *Reine Indigo*. La musique est de Johann Strauss, que vous aimez beaucoup.

MADAME DE FABAS.

Soit. Mais qui voulez-vous que je conduise avec moi ? Car vous n'avez pas la prétention, je présume, que nous allions en tête à tête.

M. DE REUILLY.

Vous prendrez Madame de Granval et M. Dussolier.

MADAME DE FABAS.

Vous arrangez les choses à merveille. Madame de Granval qui est sourde comme un boulet de canon, et M. Dussolier qui s'endort en entrant au théâtre, et qu'il faut tirer par la manche, à la fin du spectacle, pour le réveiller. J'aimerais mieux aller avec vous tout seul. Ce ne serait pas plus compromettant, et j'y mettrais au moins de la franchise.

M. DE REUILLY.

Vous amènerez qui vous voudrez, et me laisserez même à la porte de la loge, si cela peut satisfaire votre cruauté. A tantôt.

SCÈNE IV.

MADAME DE FABAS, *seule.*

Ce pauvre M. de Reuilly... Il est bien mal récompensé, je l'avoue. J'aurais pu, vraiment, prendre les choses avec plus de tranquillité, et ne pas me tourmenter du crochet que ce meuble a fait à gauche, avant d'arriver ici. M. de Reuilly a raison. S'il fallait aller au fond de tout, on ne jouirait de rien. Décidément, j'ai été très-sotte Quel besoin de l'envoyer chez cette demoiselle Phina avec mon impertinente commission ! Elle pourra fort bien lui répondre : « Monsieur, votre « belle dame est une indiscrète et une malavisée ; » je n'ai de compte à rendre ni à vous ni à elle. » Et elle aurait raison. M. de Fabas me désapprouverait, assurément, s'il était ici. Aussi pourquoi n'y est-il pas ? Voilà trois mois qu'il se promène en Russie pour cette affaire de chemin de fer, dans laquelle il a déjà obtenu la promesse qu'on examinerait s'il y a lieu d'examiner. Cela peut le conduire loin, et il me trouvera, à son retour, avec des fils blancs dans les cheveux et une patte

d'oie à faire peur, sans parler de conséquences plus sérieuses, pour un mari. Car M. de Reuilly me fait visiblement la cour, et, en usant ainsi de lui, je lui donne des avantages. (*Regardant le meuble*). Ce meuble est véritablement très-joli, et je serais fâchée de le voir partir. Mais pourquoi m'en séparer ? En supposant même, et la rencontre serait extraordinaire, qu'il soit vu ici par le galant de qui le tenait Mademoiselle Phina, en quoi cela peut-il me toucher ? Tous ces meubles se ressemblent, et puis ce n'est pas moi qui serais embarrassée. C'est dit : quoi que rapporte M. de Reuilly, je garde mon bien, avec la douceur de penser que c'est une prise faite sur l'ennemi.

SCÈNE V.

MADAME DE FABAS, M. DE REUILLY.

MADAME DE FABAS.

C'est déjà vous ? Vous avez eu à peine le temps de tourner le coin de la rue. La réflexion vous aura dit que ma commission n'avait pas le sens

commun, et vous y avez renoncé. Je vous approuve sincèrement.

M. DE REUILLY.

Détrompez-vous. On s'est acquitté de votre commission. Je n'avais pas fait deux cents pas que j'aperçois le coupé de Mademoiselle Phina, très-reconnaissable au cocher moscovite, à longue barbe, qui le conduit, comme tout Paris sait. C'est une manière de payer ses dettes à la Russie. Je fais signe à la longue barbe d'arrêter, et je me montre à Mademoiselle Phina. Je lui dis : « Comment, c'est vous, Mademoiselle, dans ce quartier perdu ? Vous qui avez connu d'illustres militaires, permettez-moi de vous comparer à un général d'armée, égaré loin de la base de ses opérations. » Elle répond : « Je suis ici pour une chose importante où vous pourrez peut-être m'aider. » — « Très-volontiers, mais j'ai moi-même un service important à vous demander » Je continue : « Une belle dame dont je suis...

MADAME DE FABAS.

Passons, passons, je connais le discours. Et elle vous répond ?...

M. DE REUILLY, *sérieux.*

Madame, je suis confus de ce qui arrive, mais ce meuble ne peut demeurer chez vous.

MADAME DE FABAS.

Et pourquoi cela ?

M. DE REUILLY.

Parce que la personne qui en avait fait cadeau à Mademoiselle Phina est de vos amis, et qu'elle pourrait le reconnaître ici, ce qui la mettrait dans une situation ridicule, et aussi moi qui vous ai offert ce meuble.

MADAME DE FABAS.

Ma précaution n'était donc pas vaine. Et cette personne est de mes amis intimes ?

M. DE REUILLY.

Oui.

MADAME DE FABAS.

Elle vient ici souvent ?

M. DE REUILLY.

Assez souvent.

MADAME DE FABAS.

Elle est venue récemment ?

M. DE REUILLY.

Pas très-récemment, je crois. Ne m'interrogez plus ; je me suis promis le secret.

MADAME DE FABAS.

Ah !... Eh bien, Monsieur, j'en suis fâchée ; ce meuble me plaît infiniment, et je le garde.

M. DE REUILLY.

Comment, Madame, un meuble dont vous connaissez les aventures légères, qui a été le témoin, innocent à la vérité, mais trop certain des discours et des choses les plus...

MADAME DE FABAS.

Je vous trouve charmant. Voulez-vous que je

vous refasse votre thèse sur l'indulgence qu'il faut avoir pour les pérégrinations plus ou moins risquées, qu'ont pu faire, avant de nous appartenir, les objets qui sont l'ornement de nos demeures et la parure de nos personnes ? Quoi, vous auriez été vif, érudit, éloquent, vous auriez remué l'antiquité et les temps modernes, et tout cela en pure perte! Non, Monsieur, non, vous m'avez persuadée, et vous trouverez bon que j'agisse en écolière docile.

M. DE REUILLY.

J'ai fait un paradoxe et pas autre chose; je voulais atténuer les conséquences de mon étourderie.

MADAME DE FABAS.

Ceci est trop fort. Qui vous a demandé ce meuble? Nous avions fait une gageure, dont je ne me souvenais pas plus que de la forme des chapeaux d'il y a trois ans. Vous pouviez m'envoyer une boîte de bonbons de chez Boissier, ou un mirliton. C'est tout ce que cela valait. Au lieu de cela, vous faites le magnifique, et vous achetez

un meuble qui vous coûte les yeux de la tête, soixante louis, au bas mot. J'apprends par hasard que ce meuble a été en mauvaise compagnie. Vous vous livrez à une démonstration étourdissante pour prouver que cela n'est d'aucune conséquence, et qu'il faut même que ce soit ainsi. Je me laisse prendre à votre feu d'artifice, et avec la mobilité d'impressions que nous autres femmes nous apportons en tout, je m'attache à ce meuble comme s'il avait été donné à mon aïeul le comte Hector-Marie de Fabas, maréchal de camp, contemporain d'André Boule, par le roi Louis XIV en personne, et que depuis lors il ne fût plus sorti de la famille, ce qui n'est pas tout à fait le cas, grand Dieu ! Maintenant vous faites volte-face ; vous voulez me convaincre que j'ai tort et qu'il faut mettre ce meuble sur le palier. Non, encore une fois, c'est fini, j'entends le garder.

M. DE REUILLY.

Soit, mais vous vous exposez à jeter un galant homme dans un grand embarras.

MADAME DE FABAS.

Tant pis pour lui, cela me divertira. Ce sera

l'occupation de tout mon hiver, de voir défiler ici mes connaissances, et d'examiner curieusement leurs mines devant ce meuble que j'aurai soin de leur montrer, en faisant remarquer qu'il est authentique et de la façon du grand Boule lui-même.

M. DE REUILLY.

Franchement, je ne vous croyais pas si méchante.

MADAME DE FABAS.

Où donc est la méchanceté? Appelez-vous ainsi une innocente vengeance à tirer des soupirants de ces demoiselles, à qui va le meilleur du cœur et de l'esprit de beaucoup d'hommes de votre connaissance et de la mienne, sans compter ce qu'ils laissent encore à ces broussailles, à notre détriment?

M. DE REUILLY.

Je vois que je n'aurai pas le dernier mot. Cela vous regarde maintenant, mais...

MADAME DE FABAS.

Il y a encore quelque chose?

M. DE REUILLY.

Mademoiselle Phina a mis une condition à la confidence qu'elle m'a faite.

MADAME DE FABAS.

Je présume que je suis en dehors de ce petit arrangement.

M. DE REUILLY.

Dans le déménagement du meuble elle a oublié de retirer un paquet de lettres d'un des tiroirs, et j'ai promis de le lui renvoyer. Vous permettez ?

(*Il va au meuble et en ouvre les tiroirs.*)

MADAME DE FABAS.

Faites... Je me tiens à une distance respectueuse. Vous voyez que je suis raisonnable. L'œil me démange bien un peu.

M. DE REUILLY.

Rien.. rien.. rien. Il n'y a plus que ce tiroir, mais impossible de l'ouvrir; il est à secret.

MADAME DE FABAS *s'approchant.*

Voulez-vous que j'essaie ? Nous sommes plus habiles que vous à ces inventions. (*Elle pousse un ressort, le tiroir cède.*) Voilà que cela s'ouvre.

M. DE REUILLY *saisissant un paquet de lettres.*

Et voilà les lettres.

(*Les lettres se détachent et s'éparpillent sur le parquet. M. de Reuilly et Madame de Fabas les ramassent.*)

MADAME DE FABAS.

Tenez, je vais vous aider. Comme vous êtes agité!... On dirait que vous avez des autographes par là. Je fais un joli métier de rassembler la correspondance de Mademoiselle Phina. Il ne me manquerait plus que de l'éditer, avec une préface de ma main.

M. DE REUILLY.

Donnez.

MADAME DE FABAS.

En voilà encore une... (*Avec un mouvement.*) Ah!..

M. DE REUILLY.

Qu'y a-t-il ?

MADAME DE FABAS.

Je connais cette écriture... je la connais trop bien.

M. DE REUILLY.

Toutes les écritures se ressemblent aujourd'hui. Cette lettre pourrait être de moi. Elle l'est peut-être.

MADAME DE FABAS.

Pas de fausse générosité. Cette lettre est de M. de Fabas. Je m'explique fort bien maintenant votre embarras, et l'insistance que vous mettiez à vouloir faire disparaître ce meuble. La rencontre est curieuse.

M. DE REUILLY.

Madame, ne vous hâtez point de juger.

MADAME DE FABAS.

Ne craignez rien. Je n'aime pas le mélodrame

au théâtre, et je n'en donnerai pas le spectacle chez moi. Je suis trop de mon temps pour ne pas fermer les yeux sur certaines faiblesses, lorsque le scandale ne les rend point intolérables, ou que l'habitude ne les transforme pas en vice. Mais je suis aussi trop femme pour me refuser à toute vengeance permise, et pour ne pas essayer de déranger un peu la quiétude de M. de Fabas à mon sujet. La jalousie pourra le mettre sur la voie de l'amendement.—Monsieur de Reuilly, vous me faites la cour.

M. DE REUILLY.

Parfaitement, Madame.

MADAME DE FABAS.

Vous continuerez à me la faire.

M. DE REUILLY.

Avec bonheur.

MADAME DE FABAS.

Même après le retour de M. de Fabas, surtout après son retour.

M. DE REUILLY.

Vous pouvez y compter.

MADAME DE FABAS.

Vous n'irez pas trop loin pourtant.

M. DE REUILLY.

Madame, je tâcherai.

MADAME DE FABAS.

Je vous avertirai, d'ailleurs ; et si j'oubliais, c'est vous qui me préviendriez.

M. DE REUILLY.

Cela me paraît plus difficile.

MADAME DE FABAS.

En y mettant de la bonne volonté... Pour com-

mencer, ne m'avez-vous pas offert une loge pour un spectacle ?

M. DE REUILLY.

Oui, Madame, pour la *Reine Indigo*.

MADAME DE FABAS.

Nous irons. La loge est-elle en vue.?

M. DE REUILLY.

Pas trop.

MADAME DE FABAS.

Tant pis. Je voudrais que l'on nous remarquât, et que le bruit en allât jusqu'à M. de Fabas, dans les steppes de la Russie. Nous prendrons Madame de Granval et M. Dussolier.

M. DE REUILLY.

Ne m'avez-vous pas dit que Madame de Granval était sourde et que M. Dussolier tombait en léthargie en entrant au théâtre ?

MADAME DE FABAS.

Tant mieux, cela nous fera deux chaperons assortis. Il faudra songer ensuite à autre chose. N'y a-t-il pas des courses dimanche ?

M. DE REUILLY.

C'est le jour du grand prix de la ville de Paris.

MADAME DE FABAS.

J'irai. Vous aurez soin de ne pas manquer.

M. DE REUILLY.

Je passerai plutôt la nuit dans les tribunes.

MADAME DE FABAS.

Je serai dans ma calèche neuve et j'aurai une toilette dont on parlera. Vous me montrerez cette demoiselle Phina. Je suis curieuse de la connaître. Vous organiserez la suite de ce programme. Nous aurons quelque chose chaque jour.

M. DE REUILLY *lui baisant les mains*

Ah, Madame, vous me comblez de bonheur.

MADAME DE FABAS.

Prenez garde, je suis obligée de vous avertir déjà. M. de Fabas finira par s'émouvoir, ou c'est qu'il est gelé, et on me le renverra dans un bloc, de Saint-Pétersbourg. A propos, et ce meuble ?

M. DE REUILLY.

Voulez-vous que je le fasse prendre ?

MADAME DE FABAS.

Nullement. Il restera ici pour M. de Fabas. Mon mari l'aura perpétuellement sous les yeux ; il le verra le matin, le soir et la nuit, en rêve. Ce sera son cauchemar.

M. DE REUILLY.

Le meuble de Méduse.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, BAPTISTE.

BAPTISTE.

Une lettre pour Madame.

MADAME DE FABAS *prenant la lettre.*

Donnez. — De mon mari...,

BAPTISTE.

La dame qui est déjà venue pour la loterie de bienfaisance, s'est présentée pour avoir la réponse de Madame. Je lui ai dit qu'il y avait du monde. Elle repassera un peu plus tard.

MADAME DE FABAS.

C'est bien. (*Lisant.*) « Chère femme aimée, enfin me voici délivré. L'acte de concession est signé, et c'est pour toi, pour notre petite Marthe que je suis heureux surtout de la bonne fortune qui m'arrive. J'ai été obligé de rester quelques jours à Saint-Pétersbourg, pour les dernières formalités;

aussitôt qu'elles seront remplies, j'accourrai vers vous. Ah, si tu savais la hâte que j'ai de te revoir! Pendant ces longues journées que j'ai passées dans l'isolement, en face de moi, j'ai fait bien des réflexions; et cette confession, que nous autres voltairiens nous refusons à l'Eglise, je l'ai faite à moi-même. Je t'assure que j'ai été un pénitent très-sincère et un confesseur fort rigoureux. J'ai mis au pardon des conditions strictes, mais douces dans leur sévérité, que tu approuveras. Plus d'une fois je m'étais oublié à la poursuite de l'ombre, et j'avais négligé l'agréable proie qui m'attendait à la maison, sollicitant le chasseur froid et distrait. Le chasseur ne rôdera plus hors de son domaine. — L'essentiel c'est que je n'ai pas compromis mon cœur dans ce vagabondage; je te le rapporte entier, bien à toi, rafraîchi et meilleur par cette épreuve de la solitude. Tu en pourras bientôt juger.

Tes lettres ne me parlent plus de M. de Reuilly. Est-ce qu'il te fait toujours la cour? Cela ne me déplairait pas extraordinairement. Si j'avais eu à choisir, j'aurais volontiers songé à lui. Malgré ses qualités aimables, il n'est point

de ces hommes qui donnent de l'ombrage, et je ne serais pas sans profiter de la bonne garde qu'il doit faire autour de toi pour son propre compte, si mon cher trésor ne se gardait point tout seul.... »

M. DE REUILLY.

Voilà qui est gracieux. Je suis touché du portrait. On tâchera de faire voir qu'il est flatté.

MADAME DE FABAS.

Dites-moi, cette *Reine Indigo* est-ce vraiment joli ?

M. DE REUILLY.

A parler sincèrement ce n'est pas de la musique savante ni de la haute littérature, mais cela danse tout seul. — Pourquoi cette question ?

MADAME DE FABAS.

C'est qu'en lisant cette lettre, j'ai senti en moi quelque chose comme un souvenir et un avertissement à la fois. J'ai revu des lieux et des jours lointains. On a de ces visions rapides où les misères du présent disparaissent, chassées par la

mémoire des grandes fêtes du cœur, et qui sont une sorte de lumière à l'entrée d'un chemin obscur. J'aime toujours M. de Fabas, et il est votre ami. Nous allions faire une sottise, moi en me donnant des apparences de femme légère, vous en ayant l'air de me compromettre, car les choses n'eussent pas été plus loin, ou la sottise eût été plus grande. Et tout cela pour une discrétion à propos d'une sonate de Bach, et parce que Mademoiselle Phina a fait vendre ses meubles pour payer sa couturière. Franchement, l'effet n'eût pas été proportionné à la cause. — Que déchirez-vous donc là, Monsieur?

M. DE REUILLY.

Cette lettre que vous avez ramassée, et dont l'écriture vous paraissait avoir une certaine ressemblance avec celle de M. de Fabas. A présent nous sommes tous vertueux.

MADAME DE FABAS *lui tendant la main.*

Merci. Il ne reste plus d'autre corps de délit que ce meuble.

BAPTISTE *entrant*.

Madame, cette dame est encore là pour la loterie de bienfaisance.

MADAME DE FABAS.

Elle nous tire de difficulté. Le meuble ira à cette loterie. (*A Baptiste.*) Dites à cette dame qu'elle aura une réponse aujourd'hui. (*A M. de Reuilly.*) C'est vous, Monsieur, qui enverrez le meuble en votre nom et qui récolterez les bénédictions des pauvres, sans compter les sourires des dames patronesses.

M. DE REUILLY.

Voilà un meuble qui aura fait bien du chemin.

MADAME DE FABAS.

Ce n'est peut-être pas sa dernière étape. Je ferai prendre un gros paquet de billets à M. de Fabas. Ce sera toute ma vengeance. Et qui sait si ce meuble ne reviendra point ici, par la main de la charité?

FIN.

PQ
2388
R429D58

Romberg, Edouard
Une discrétion

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY